



Julia Phillips

# DÉGELS

**LA NOUVELLE SENSATION  
DES LETTRES AMÉRICAINES**

**« La naissance d'une  
grande auteure. »**

*Vanity Fair*

**« Envoûtant  
et virtuose. »**

*Esquire*

*Rentrée littéraire*

**autrement**

Sur le rivage de la péninsule du Kamtchatka, aux confins de la Russie, deux petites filles disparaissent. L'enlèvement bouleverse les habitants: le coupable serait-il un étranger de passage? Pire, l'un d'entre eux? Comme une onde de choc, le trouble se propage et vient ébranler la vie de dix femmes dans leur quotidien, leurs amours et leurs rêves secrets, tandis que le puzzle de la disparition se reconstitue peu à peu...

Dans un décor inoubliable, entre volcans, eaux sombres et faune hostile, Julia Phillips construit un huis clos magistral dans la lignée de Laura Kasischke et d'Alice Munro, où l'émotion se mêle au suspense.

« Un formidable talent. »

*Publishers Weekly*

« Un roman sous tension  
dans une région fascinante. »

*Kirkus*

**Julia Phillips** est née en 1989. Passionnée de Russie, elle a reçu la prestigieuse bourse d'écriture Fulbright pour vivre un an dans le Kamtchatka. Son premier roman *Dégels*, traduit dans une dizaine de langues, a été acclamé par la critique.

- ROMAN -

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Héroïse Esquié

Dégels



Julia PHILLIPS

# Dégels

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Héloïse Esquié*

Éditions Autrement **Littérature**

Publié en langue originale chez Knopf  
sous le titre *Disappearing Earth*.

© Julia K. B. Phillips, 2019.

© Éditions Autrement, 2019, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-7467-5480-5

*Pour Alex, mon dar, mon Дар.*





## Août

Sophia avait ôté ses sandales et se tenait au bord de l'eau. La baie se faufilait entre ses orteils comme pour les avaler. Eau salée grise sur peau lumineuse.

« Va pas plus loin », lança Alyona.

L'eau se retira. Alyona regardait les pieds de sa sœur, les cailloux qui brisaient leur voûte plantaire, l'arc de poussière sablonneuse laissée par les vaguelettes. Sophia se pencha pour rouler les jambes de son pantalon et sa queue-de-cheval bascula par-dessus sa tête. Ses mollets étaient striés de traînées de sang caillé, restes des piqûres de moustiques qu'elle avait grattées. Alyona devinait, à voir la ligne ferme de sa colonne vertébrale, que Sophia refusait d'écouter.

« T'as pas intérêt », dit-elle.

Sophia se redressa, face au large. La baie était calme, tout juste parcourue d'ondulations qui lui donnaient l'aspect d'une plaque d'aluminium martelé. Le courant se faisait plus fort à l'endroit où elle se jetait dans le Pacifique, quittant la Russie pour le vaste océan, mais ici, l'eau était domestiquée. Elle leur appartenait. Les mains sur ses hanches étroites, Sophia scrutait le paysage, l'étendue de chaque côté, les montagnes à l'horizon,

les lumières blanches de l'installation militaire sur la berge opposée.

Le gravier sous les pieds des sœurs était fait d'éclats de plus gros rochers. Alyona était appuyée contre un bloc de la taille d'un sac à dos de randonnée, et un mètre derrière elle se dressait le déchiqueté abrupt du mont Saint-Nicolas. L'eau d'un côté, la paroi rocheuse de l'autre, elles avaient longé la côte cet après-midi-là jusqu'à trouver ce coin épargné par les bouteilles et les plumes d'oiseaux. Lorsque des mouettes se posaient près d'elles, Alyona les chassait d'un grand geste. Tout l'été avait été frais, pluvieux, mais cet après-midi d'août était suffisamment chaud pour porter des manches courtes.

Sophia fit un pas en avant, et son talon s'enfonça.

Alyona se redressa. « Soph, j'ai dit non ! » Sa sœur recula. Une mouette passa au-dessus de sa tête. « Pourquoi tu fais l'enfant gâtée comme ça ?

— C'est pas vrai.

— Oh que si. Et tout le temps.

— Non », protesta Sophia en se tournant vers elle.

Ses yeux qui remontaient sur les côtés, ses lèvres minces, sa mâchoire pointue, même le bout de son nez agaçaient Alyona. À huit ans, Sophia avait toujours l'air d'en avoir six. Alyona, qui avait trois ans de plus, était déjà petite pour son âge, mais Sophia était menue de partout, de la taille aux poignets, et elle se comportait un peu comme une élève de maternelle : elle conservait une rangée d'animaux en peluche au pied de son lit, jouait à faire semblant d'être une ballerine célèbre dans le monde entier, n'arrivait pas à s'endormir si elle entrapercevait ne serait-ce qu'une scène de film d'horreur à la télévision. Leur mère lui passait tout. Être

née en seconde lui avait donné le privilège de rester bébé toute sa vie.

Les yeux fixés sur un point de la falaise bien au-dessus de la tête d'Alyona, Sophia sortit un pied de l'eau, orteils mouillés en pointe, et plaça ses bras en cinquième position de ballet. Elle trébucha et se ratrapa. Alyona changea de place sur les rochers. Leur mère voulait toujours la convaincre d'emmener sa petite sœur quand elle rendait visite à ses camarades de classe, mais c'était précisément à cause de ces caprices qu'elle refusait.

Elles avaient donc passé leurs vacances d'été en tête à tête. Alyona avait appris à Sophia à exécuter une soulesse arrière sur le parking humide derrière leur immeuble. En juillet, elles avaient fait quarante minutes de bus afin de se rendre au zoo municipal, où elles avaient donné des friandises à une chèvre noire gourmande à travers les barreaux de sa cage. Les pupilles en fente de l'animal roulaient dans leurs orbites. Plus tard dans l'après-midi, par les trous du grillage, Alyona avait glissé un caramel au lait encore emballé à un lynx, qui avait feulé sur les sœurs jusqu'à ce qu'elles reculent. Le caramel était resté sur le sol en ciment. Tant pis pour le zoo. Lorsque leur mère leur laissait de l'argent le matin avant de partir travailler, les sœurs allaient au cinéma et se partageaient une crêpe chocolat banane dans le café à l'étage après le film. La plupart des journées, cependant, elles les passaient à traîner en ville, regardant les nuages de pluie s'amonceler et le jour s'étirer. Leurs visages avaient bronzé peu à peu. Elles se baladaient à pied ou à vélo, ou bien elles venaient ici.

Tandis que Sophia reprenait son équilibre, Alyona coula un regard le long du rivage. Un homme se frayait

un chemin tant bien que mal sur les rochers. « Quelqu'un arrive ! », annonça-t-elle. Sa sœur reposa un pied dans l'eau avec force éclaboussures et leva l'autre aussitôt. Sophia se moquait peut-être qu'on la voie faire l'imbécile, mais Alyona, qui l'accompagnait malgré elle, non. « Arrête », fit Alyona. Plus fort. La colère montait dans sa voix – « ARRÊTE ! »

Sophia arrêta.

À l'horizon, l'homme avait disparu. Il avait dû trouver un coin propre pour s'asseoir. Tout l'agacement qui avait grimpé en Alyona s'écoula comme un bain lorsqu'on a retiré la bonde.

« Je m'ennuie », déclara Sophia.

Alyona se laissa aller en arrière. La roche était dure contre ses épaules, froide contre sa tête. « Viens là », dit-elle, et Sophia sortit de la baie, remonta et se hissa près d'elle. Les cailloux les plus petits crissèrent sous son poids. La brise avait rendu le corps de Sophia aussi frais que le sol. « Tu veux que je te raconte une histoire ? », demanda Alyona.

— Oui. »

Alyona consulta son téléphone. Elles devaient être rentrées pour le dîner, mais il n'était même pas seize heures. « Tu as déjà entendu parler de la ville engloutie ?

— Non. » Pour quelqu'un qui n'obéissait jamais, Sophia pouvait se montrer très attentive. Son menton se dressa et sa bouche se pinça sous l'effet de la concentration.

Alyona désigna les falaises les plus lointaines, à l'extrémité de la côte. À la droite des filles se trouvait le centre-ville, dont elles étaient venues à pied plus tôt dans la journée ; à gauche, marquant l'embouchure de la baie, ces énormes masses noires. « Elle était là-bas.

— À Zavoyko ?

— Après Zavoyko. » Elles se trouvaient juste sous la crête du mont Saint-Nicolas. Si elles avaient continué à suivre le littoral, elles auraient vu, au bout d'un moment, la façade rocheuse de la colline rapetisser, laissant voir l'empilement de carrés d'un quartier en surplomb. Des immeubles d'habitation soviétiques de quatre étages, recouverts de béton aux motifs en patchwork. Les charpentes en bois de maisons effondrées. Un gratte-ciel rose et jaune, avec une banderole proposant des espaces commerciaux à louer. Zavoyko était encore à des kilomètres, ce qui en faisait le dernier arrondissement de leur ville, Petropavlovsk-Kamchatsky, la dernière langue de terre avant la mer. « C'était au bord de la falaise, à l'endroit où la baie rencontre la mer.

— C'était une grande ville ?

— Non, une espèce de camp, plutôt. Comme un village. C'était une cinquantaine de maisons en bois remplies de soldats, avec leurs femmes et leurs enfants. C'était il y a des années. Après la Grande Guerre patriotique. »

Sophia réfléchit.

« Il y avait une école ?

— Oui. Un supermarché, une pharmacie. Tout. Une poste. » Alyona décrit la ville : des tas de bûches, des fenêtres en bois sculptées, des portes peintes en bleu turquoise. « C'était comme dans un conte de fées. Et au milieu, il y avait un mât avec un drapeau, et une place où les gens garaient leurs voitures anciennes.

— OK, dit Sophia.

— OK. Et un matin, pendant que les villageois sont en train de préparer leur petit-déjeuner, de nourrir

leurs chats et de s'habiller pour le travail, la falaise se met à vibrer. C'est un tremblement de terre. Ils n'en ont jamais senti un aussi fort avant. Les murs tanguent, les tasses s'écrasent par terre, les meubles – »

Là, Alyona regarda le gravier à côté d'elle, mais il n'y avait pas de brindille échouée qu'elle aurait pu briser –

« Les meubles se cassent. Les bébés pleurent dans leurs berceaux, et leurs mères ne peuvent pas aller les récupérer. Elles ne peuvent même pas se lever. C'est le plus fort tremblement de terre que la péninsule ait jamais connu.

— Leurs maisons leur tombent sur la tête ? », avança Sophia.

Alyona secoua la tête. Le rocher contre lequel elle était appuyée lui rentrait dans le crâne. « Écoute plutôt. Au bout de cinq minutes, le tremblement de terre s'arrête. Ils ont eu l'impression qu'il durait une éternité. Les bébés pleurent encore, mais les adultes sont tout contents. Ils rampent les uns vers les autres pour se serrer dans les bras. Il y a des trottoirs fendus, peut-être, des câbles sectionnés, mais ils s'en sont sortis – ils ont survécu. Ils sont couchés là, dans les bras les uns des autres, quand tout à coup, par les trous à l'emplacement des fenêtres, ils voient une ombre. »

Sophia ne cilla pas.

« C'est une vague. Deux fois plus haute que leurs maisons.

— Sur Zavoyko ? dit Sophia. C'est pas possible. Ça fait trop haut.

— Non, c'était plus loin que Zavoyko, je t'ai dit. Ce tremblement de terre était d'une puissance incroyable. On l'a senti jusqu'à Hawaïi. Même en Australie, les gens demandaient à leurs amis : “Tu m'es

rentré dedans, ou quoi ?” parce que quelque chose les faisait tituber. Tu imagines un peu la puissance ! »

Sa sœur resta muette.

« Il a secoué tout l’océan, dit Alyona. Ça a créé une vague de deux cents mètres de haut. Et elle a juste... » Elle leva une main devant elle, l’aligna avec l’eau plate de la baie, et l’abattit sur l’horizon.

Une brise froide caressait leurs bras nus. Quelque part, non loin, des oiseaux criaient.

« Qu’est-ce qui leur est arrivé ? demanda enfin Sophia.

— Personne ne le sait. Tout le monde en ville était trop distrait par le tremblement de terre. Même à Zavoyko, ils n’ont pas remarqué que le ciel s’était assombri ; ils étaient occupés à balayer, à vérifier que leurs voisins d’à côté allaient bien, à faire des réparations. Lorsque l’eau de l’océan s’est mise à ruisseler dans leurs rues, ils ont d’abord cru que des tuyaux s’étaient crevés un peu plus haut sur la colline. Mais plus tard, quand l’électricité a été rétablie, quelqu’un s’est aperçu qu’il n’y avait aucune lumière sur le bord de la falaise. À la place du village, il n’y avait plus rien. »

Les vaguelettes sur la baie ponctuaient ses mots de leur rythme tranquille. Shh, Shh. Shh, shh.

« Ils sont allés vérifier, mais ils n’ont rien trouvé. Personne, pas de maison, pas de feu de circulation, pas de route. Pas d’arbre. Pas d’herbe. On aurait dit la lune.

— Ils étaient passés où ?

— Emportés. La vague les a saisis sur place, comme ça. » Elle se redressa sur un coude et prit l’épaule de Sophia, sentant ses os remuer sous sa paume. « L’eau tenait leurs corps aussi serrés que ça. Elle les a enfermés

dans leurs maisons. Et elle a soulevé tout le village et l'a entraîné dans le Pacifique. Personne ne les a plus jamais revus. »

Le visage de Sophia était mangé par l'ombre de la falaise. Ses lèvres entrouvertes laissaient voir ses petites dents de devant crénelées. Alyona aimait, de temps à autre, faire blêmir sa sœur de terreur.

« C'est pas vrai, protesta Sophia.

— Si, c'est vrai. Je l'ai entendu à l'école. »

L'eau, opaque dans la lumière de l'après-midi, clapotait toujours avec la même régularité. La baie brillait comme de l'argent. Les galets sur lesquels Sophia se tenait un peu plus tôt apparaissaient et disparaissaient tour à tour.

« On peut rentrer à la maison ? demanda Sophia.

— Il est tôt.

— Quand même.

— Je t'ai fait peur ?

— Non. »

Au centre de la baie, un chalutier en partance vers le sud filait vers sa destination, quelle qu'elle soit – Chukotka, Alaska, Japon. Les sœurs n'avaient jamais quitté la péninsule du Kamtchatka. Un jour, disait leur mère, elles iraient visiter Moscou, mais c'était à neuf heures d'avion, à l'autre bout du continent, et il leur faudrait survoler les montagnes, les mers et les lignes de faille qui isolaient le Kamtchatka. Les filles n'avaient jamais connu de grand tremblement de terre, mais leur mère leur avait expliqué l'effet que ça faisait. Elle leur avait raconté celui de 1997, tel qu'elle l'avait vécu dans leur appartement : le lampadaire de la cuisine qui s'était balancé assez haut au bout de son cordon pour s'écraser contre le plafond, les portes des placards qui



s'ouvraient, libérant les boccas qui allaient valser, l'odeur d'œuf pourri des fuites de gaz qui lui donnait mal à la tête. Dans la rue, ensuite, elle avait vu des voitures encastrées les unes dans les autres, l'asphalte éventré.

En cherchant un coin pour s'installer, les sœurs avaient parcouru suffisamment de chemin le long de la falaise pour laisser presque toute trace de civilisation derrière elles. Il n'y avait plus que le bateau, et quelques détritiques – bouteilles de deux litres de bière dont l'étiquette se décollait, couvercles de boîtes de conserve qui protégeaient autrefois des harengs à l'huile, cerceaux de pâtisserie en carton détrempe – qui flottaient devant elles. Si un tremblement de terre se déclenchait maintenant, elles n'auraient aucun pas-de-porte pour s'abriter. Des blocs tomberaient de la paroi rocheuse. Puis une vague emporterait leurs corps.

Alyona se leva. « Bon, d'accord, on y va. »

Sophia glissa ses pieds dans ses sandales. Son pantalon était toujours remonté jusqu'aux genoux. Ensemble, elles escaladèrent les plus gros des rochers et se remirent en route pour le centre-ville. Alyona donnait des claques en l'air pour écarter les moustiques. Même si elles avaient déjeuné avant de sortir, elle commençait de nouveau à avoir faim. « Tu es en pleine croissance », lui avait dit sa mère, avec un mélange de perplexité et de surprise, en la voyant prendre un deuxième poisson pané au dîner, un peu plus tôt dans la semaine. Pourtant elle ne grandissait pas, elle restait une des filles les plus petites de sa classe, coincée dans un corps d'enfant peinant à contenir son appétit sans limites.

Entre les appels des mouettes, on entendait des cris humains et, de temps en temps, des coups de klaxon. Le gravier humide roulait sous leurs pieds. Sautant sur un rocher qui lui arrivait au genou, Alyona se trouva devant un virage. Bientôt, la hauteur de la falaise à leur côté allait diminuer. Elles déboucheraient sur une plage de galets grouillante d'estivants, à un bout de laquelle s'affairaient des marchands ambulants tandis que l'autre extrémité était bloquée par un chantier naval. Une fois arrivées là, elles pourraient tourner le dos à la baie pour contempler la pelouse aplatie de la principale place piétonne de la ville. Derrière celle-ci, après les files de voitures, une statue de Lénine, un panneau publicitaire Gazprom et un grand bâtiment officiel surmonté de drapeaux. Alyona et Sophia se trouveraient alors au cœur de Petropavlovsk-Kamchatsky, avec de chaque côté la courbe des collines de la ville, ses côtes allongées. Le sommet bleu d'un volcan dans le lointain.

Un bus venant du centre les ramènerait chez elles. Télévision, soupe d'été et les meilleures anecdotes de la journée de travail de leur mère. Elle leur demanderait ce qu'elles avaient fait de leur côté – « Hé, répète pas à Maman ce que je t'ai dit, fit Alyona. Sur le village. »

Derrière elle, Sophia répondit : « Pourquoi pas ? »

— Le fais pas, c'est tout. » Alyona ne voulait pas être tenue responsable des cauchemars qu'était susceptible de faire Sophia.

« Si c'est vrai, pourquoi je peux pas lui demander ? »

Alyona souffla fort par le nez. Elle descendit, contourna quelques tas de pierres et s'arrêta net.

Deux mètres devant se tenait l'homme qu'elle avait vu marcher le long du rivage un peu plus tôt. Il était assis sur le chemin, les jambes étendues devant lui. Le

dos voûté. De loin, il avait l'air d'un adulte, mais maintenant qu'elle le voyait mieux, il ressemblait plutôt à un adolescent attardé : les joues rondes, les sourcils décolorés par le soleil, des cheveux jaunes qui dépassaient dans sa nuque tels les piquants d'un hérisson.

Il leva le menton vers elle. « Bonjour.

— Bonjour, dit Alyona en s'approchant. Salut.

— Tu pourrais m'aider ? Je me suis fait mal à la cheville. »

Elle examina ses jambes de pantalon en plissant les yeux comme si elle pouvait voir l'os à travers le tissu vert, taché de terre au niveau des genoux. C'était curieux, cet adulte assis là, amoché comme un petit garçon qui a fait une mauvaise chute dans la cour de l'école.

Sophia les rattrapa et sa main vint se poser à la base de la colonne vertébrale d'Alyona. Celle-ci la repoussa avec un frisson. « Vous pouvez marcher ? demanda Alyona.

— Oui. Peut-être. » L'homme baissa les yeux sur ses baskets.

« Vous vous l'êtes foulée ?

— Je crois, oui. Ces foutus rochers. »

Sophia fit un petit bruit de satisfaction en entendant le gros mot. « On peut aller chercher quelqu'un », proposa Alyona. Elles n'étaient plus qu'à deux minutes du centre-ville ; elle sentait pratiquement l'huile de friture des stands.

« Non, ça va aller. Ma voiture est garée tout près. » Il tendit le bras, et elle lui prit la main et tira. Son poids ne faisait pas une grande différence, mais suffit à le remettre sur pied. « Je vais y arriver.

— Vous êtes sûr ? »

Il chancelait un peu. Posait le pied timidement à cause de la douleur. « Si vous voulez bien juste rester avec moi, les filles, pour vérifier que je tombe pas.

— Tiens, passe devant, Soph », dit Alyona. Sa sœur ouvrit la marche, et l'homme la suivit d'un pas prudent. Alyona passa derrière et observa. Il avait les épaules voûtées. Par-dessus le murmure sourd des vagues, elle entendait sa respiration laborieuse.

Le sentier donnait sur le centre : la plage de galets, des familles sur les bancs, des oiseaux gris qui survolaient les petits pains à hot-dogs en faisant du surplace, et les grues de débarquement qui étiraient leurs longs cous nus. Sophia s'était arrêtée pour les attendre. Le plus dur était derrière eux. « Ça va ? », demanda Alyona à l'homme.

Il désigna un point sur leur droite. « On y est presque.

— Au parking ? » Acquiesçant, il s'engagea en boitillant derrière les stands de nourriture, dont les groupes électrogènes lui crachèrent de l'air vicié au niveau des genoux. Les sœurs lui emboîtèrent le pas. Lorsqu'un garçon plus âgé qu'elle, en casquette ajustée, passa devant les stands sur son skateboard, Alyona regarda droit devant elle, mortifiée – d'être coincée avec sa petite sœur, d'être à la remorque derrière un inconnu estropié. Elle voulait rentrer, maintenant. Elle prit la main de Sophia et rattrapa l'homme.

« Comment tu t'appelles ? lui demanda-t-il.

— Alyona.

— Alyonka, tu veux bien prendre mes clefs – il les extirpa de la poche de son pantalon – et ouvrir la voiture ?